

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75b, p. 1-5

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'Abbaye

Le chanoine Auguste Métral

Quand j'arrive à Saint-Maurice le mercredi par le « Tonkin » de 10 h. 30, ma joie est de voir monter vers le premier quai notre frère commissionnaire, la main tendue, le visage épanoui. Ce n'est pas pour moi qu'il vient. Du direct Lausanne-Brigue débarque un clergyman au large col brillant, face de soleil que prolonge un magnifique crâne chauve, et quel merveilleux sourire ! Accolade, et le Frère lui prend la serviette rebondie qu'il portait sous le bras, et ils s'en vont comme deux amis qui ne se retrouveraient pas toutes les semaines, mais après des années de

séparation. Le clergyman — je ne lui vois pas une autre tenue depuis qu'il est dans le ministère — c'est le chanoine Auguste Métral, celui dont Mgr Salina vient de téléphoner à mes larmes que je ne le verrai plus.

Le Frère, c'est notre délégué à la poste et à la philatélie missionnaire. La serviette est bourrée de timbres rares qu'ils iront trier ensemble et classer à la bibliothèque. Moi j'arrive au deuxième quai, je salue de loin, il me fait un signe de la main. J'y retrouve chaque fois toute ma vie de religieux, je vois combien elle est pénétrée de lui.

Le confrère que nous avons connu, je ne le vois pas sous une autre image que celle-ci : le soleil levant. Il n'a pas besoin de parler, il n'a pas besoin de dire notre nom (qu'il oublie peut-être, n'ayant mémoire que du cœur et des mathématiques et des merveilles divines) mais il vous regarde et si vous avez quelque tristesse, vous ne pouvez vous empêcher de rire. Aucun comique, mais la joie, la joie dont il vit, la joie intérieure, claire, sereine, totale, une joie qu'il nous donne par son seul regard, d'un mot de sa voix chaudement veloutée, une joie qui fait voler en éclats de rire les ennuis dramatisés. Une joie de Pâques qui annonce : « Le Christ est ressuscité, alléluia ! » Et : « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? »

Le Métral que nous avons connu n'est pas celui qui arrivait à l'Abbaye de Saint-Maurice pour la première fois en 1923 ou 1924.

Il sonne ; le Frère portier est en face d'un garçon de 22 ans, habits de travail, air égaré, cheveux en bataille, comme s'il était traqué, la police à ses trousses. Le Frère en est commotionné.

— Que désirez-vous, Monsieur ?

— Je ne sais pas.

— Voulez-vous parler à quelqu'un ?

— Je ne sais pas.

— Que j'appelle Monseigneur ?

— Je ne sais pas.

— J'appelle Monseigneur.

Mgr Mariétan, onctueux, paternel :

— Mon enfant, que puis-je pour vous ?

— Rien. On m'a dit de venir.

A vous d'imaginer la suite de cet entretien que le chanoine Métral m'a raconté il y a un demi-siècle, et dont j'oublie les détails.



Il venait de Genève où, employé aux machineries du théâtre, il en avait vu et entendu de tous les sons, de toutes les couleurs. Sa foi ne devait pas être très marquée, mais comme il disait « ce sont ces portes de l'enfer qui m'ont donné l'horreur de l'enfer ». Et la Providence le fait rencontrer l'abbé Zundel. Une bûche d'arole sec touchée par la flamme ! Je ne pense pas que l'abbé Zundel lui aura tenu des propos augustino-platoniciens ! Il a vu à qui il avait affaire. Il aura dit: « Auguste, que fais-tu de ta vie ? » et lui aura montré le chemin du ciel avec premier signalement : l'Abbaye de Saint-Maurice, où Mariétan savait parler aux âmes.

En route les problèmes se reposent et l'Abbaye, pour un Martignerain de sang rouge, c'est un peu une lamaserie à Lhassa. Mais Mgr Mariétan n'était pas un bouddha de pierre ! En automne 1924, Auguste Métral entra au noviciat — si fourni alors — et aucun de ceux qui le peuplaient ne l'oublierait plus. J'y arrivais une année après lui. Une bonne part de mon noviciat, c'est la joie métralienne.

Tous nos souvenirs sont pétris de lui. Je voudrais les résumer dans le seul épisode d'une montée au chalet des Giettes. Profès et nouveaux venus serrés autour de lui, heurtant nos pieds aux cailloux du chemin creux, soutanes s'accrochant aux épines, nous le questionnons, nous l'écoutons, il ne tarit pas. Et ces deux heures de « kilomètre-effort » passent comme un instant de bonheur. Avec lui, la Bible a pris pour nous un visage, une âme ; elle devient vivante, chaude comme lumière, fraîche comme rosée. En plusieurs années, bien des docteurs en exégèse n'auraient pas fait cela. Vrai qu'il n'était pas minutieux sur les dates et les noms géographiques ; peu importe, l'essentiel était là ! Dieu est Dieu, le Christ est le Christ et Marie est Marie, et Dieu nous aime et nous sommes pécheurs et Dieu nous sauve.

Il partit en mission, à l'époque héroïque où nous avons pris, un peu témérairement, la charge d'un collègue à Bangalore, étape dont il racontait avec un humour désopilant certains épisodes qui durent friser le tragique.

Puis des ennuis de santé l'éloignèrent de l'Abbaye pour des aumôneries où il fit merveille, auprès des religieuses, des jeunes, des personnes âgées, des malades.

Je le suivis, pour la même raison, dans les mêmes tâches pastorales. Je me souviens, lorsqu'il me cédait sa place à Bon Rivage en 1937, avec quelle souriante charité il me présenta les personnes et les lieux. On eût dit que je le relevais de peine, alors que je lui coupais un heureux séjour. Le regret ? Inconnu. « Je laisse ce qui est derrière moi, je tends vers le but. »

Merveilleusement conquis, ce but ! Je me représente son arrivée au paradis.

Saint Pierre ne lui demande pas ce qu'il désire, Dieu le Père ne lui dit pas « que puis-je pour vous ? ». Il lui dit : « Bon et fidèle serviteur, tu fus fidèle à dire ma joie sur la terre, entre dans la joie de ton Seigneur ! »

Je me représente le tressaillement de tant de confrères émigrés avant lui. Et le mien — Dieu le veuille ! — quand j'y arriverai boitillant.

Il me semble que je pouvais l'entendre « raconter la Bible » comme il la racontait dans le raidillon des Giettes, mais à cette Lumière où « nous voyons la Lumière », ça me ferait une grande part de ce que les théologiens appellent, je crois, le bonheur « accidentel » des élus.

Et si nous emportons au ciel nos « charismes » transfigurés, son rayonnement aura là-haut, comme ici-bas, son souvenir, la belle couleur de l'humour.

Marcel Michelet

Quelques précisions d'un autre ordre... Le chanoine Métral naquit le 2 mars 1902, à Martigny, d'Alfred Henri et de Mélanie Adeline Henzen. Son école primaire terminée, il se rend à Genève où il suit les cours (1916-1917) à l'Ecole professionnelle puis au Collège de la même ville jusqu'à la maturité technique (1917-1922). De 1922 à 1923, il commence les études d'ingénieur mécanicien au Polytechnicum de Zurich.

En compagnie de Messieurs Fernand Boillat et Jean-Marie Boitzy, il prend l'habit à l'Abbaye, en août 1924, puis est ordonné le 14 avril 1929. Il se rend aussitôt aux missions, en janvier 1930. Quatre ans plus tard, il quitte le Collège Saint-Joseph de Bangalore pour revenir en Suisse.

Après avoir été aumônier de Bon-Rivage (Tour-de-Peilz), il reprend l'enseignement au Collège (1937-1950) où plusieurs volées d'élèves, les « matheux » comme les cancrés, eurent l'inoubliable chance de suivre ses cours de mathématiques, qui étaient des mathématiques (agréables ! et authentiques) et infiniment davantage.

Mais sa santé fragile est toujours plus compromise : il subit plusieurs opérations. Après avoir été assistant spirituel des Frères (1955-1957), tout en s'occupant des œuvres missionnaires, il assure des services d'aumônerie, en particulier à Finhaut (Clairval : 1959-1962), puis enfin au Mont-Pèlerin (1966-1979).